



MORALE.



DE LA PRÉTENDUE INDULGENCE DU MONDE.

Pour vous, Mesdemoiselles, un volume de plus sur les rayons de votre bibliothèque, c'est une joie de plus, un doux souvenir, une bonne espérance; car chaque année apporte encore une perfection à votre jeunesse. L'éclat de votre regard devient plus vif, votre taille s'assouplit et s'élève, votre mémoire s'enrichit, votre esprit voit de plus loin et de plus haut... Pour moi, un volume c'est une année; je descends et vous montez, vous êtes le frais printemps et, moi, je touche aux glaces de l'hiver. Mais enfin, et jamais je n'en serai assez reconnaissante, grâce à votre bienveillance, aux lettres charmantes qu'elle vous dicte pour moi, je ne sens presque pas le malheur de vieillir. Mes jours, vous me le dites du moins, n'auront pas, tous, été des jours perdus; j'aurai accompli, selon la mesure de mes forces, la mission que je m'étais imposée, et, pendant quelques heures, mon souvenir pourra vivre parmi vous. Pouvais-je espérer un tel bonheur?

C'est afin de le mériter que je continuerai paisiblement ma tâche et que ma voix s'unira à celle de vos mères et de vos institutrices pour vous montrer tout ce qui pourrait faire ombre à votre bonheur. Avec elles, je ne cesserai de vous répéter que hors le droit sentier il n'y a ni considération, ni bonheur. Et, chose triste à dire, vérité que l'esprit se refuse à croire, le monde se complait à cacher l'entrée de cette voie où l'épine et la ronce n'étendent pas leurs grands bras. Il a, pour égarer la jeune voyageuse, des sophismes, des mensonges habilement déguisés sous une apparence de mansuétude et de bonhomie, sous un faux air d'indulgence et de bonté contre lesquels je dois vous mettre en garde.

Par exemple, Mesdemoiselles, vous entendez répéter autour de vous ces phrases : « Elle est si jeune, sa paresse est bien excusable... Son manque
« d'ordre ne tire point à conséquence... Elle est étourdie et légère, l'âge
« ne la mûrira que trop tôt... Tout est pour le mieux!... Il ne faut point
« demander aux premiers jours du printemps les fruits de l'automne...
« Qui oserait reprocher à la jeunesse les légères fautes des premiers
« jours... »

Quelle douce philosophie, n'est-il pas vrai? Que ce monde si facile doit être bon! Comme il applique la morale si touchante de la plus indulgente religion!... Eh bien, voulez-vous savoir la vérité? Ces phrases banales sont des mensonges : le monde n'oublie rien, il garde tout dans sa sévère mémoire; il ouvre un registre où il inscrit tout, et, dès vos premiers pas, il vous tient sous son regard. Prenez-y garde, je vous en conjure, ne vous croyez jamais perdues et oubliées dans la foule, ne vous imaginez jamais pouvoir voiler vos actions, c'est à peine si l'homme peut dérober ses pensées, et n'imaginez pas, surtout, que votre jeunesse cachera sous ses fleurs les fautes qu'elle aura pu commettre... Au nom de votre avenir, ne le croyez pas.

— Mais, enfin, dites-vous, lorsque je grandis dans la paisible maison de ma famille, sous la garde vigilante de ma mère, qui s'étudie, je le sens, à dérober mes défauts aux yeux de tous, pauvre et bonne mère! qui sait au dehors si mon caractère est paresseux ou inégal, si j'obéis avec peine, si mon âme est impatiente de fêtes et de plaisirs; si, aimant le faste et les folles dépenses, mon esprit repousse les parcimonieuses occupations du ménage?... — Qui le sait, jeune fille! la ville entière... Le désœuvrement de beaucoup, l'intérêt et la jalousie de plusieurs, la sollicitude de quelques-uns s'en inquiètent; la rumeur est vague d'abord, le bruit léger, mais il s'étend, il grandit, et bientôt on finit par aller au delà de la vérité.

— Mais, dans le pensionnat, dans la maison sévère et pieuse où j'étudie sous l'œil d'institutrices aussi spirituelles que bonnes et indulgentes, qui saura?... — Tout le monde. Ai-je besoin de vous dire comment les choses se passeront? vous le savez aussi bien que moi. Dans nos couvents, à travers les épaisses murailles et les grilles qu'avaient à peine le droit de franchir nos parents, une ou deux fois chaque année, l'œil du monde venait cependant jusqu'à nous, et, en quittant le parloir, nous emportions déjà une bonne ou une mauvaise réputation. Nous trouvions à nos débuts, pour nous recevoir au seuil de la société, des figures défilantes ou des visages épanouis. Si l'une de nous, attristée par cet accueil, et en devinant la raison, s'était écriée : « Mais j'étais si jeune! mais je me corrigerai!... » les meilleurs, les plus indulgents lui auraient répondu : « Aussi nous ne vous condamnons point; nous attendons, nous espérons, vous ne pouvez pas nous en vouloir si nous différons le don de notre amitié et de notre estime. » D'autres voix plus sévères se seraient élevées, disant : « Chassez le naturel, il revient au galop. Quand on n'a pas dans la jeunesse l'amour du travail et des fortes vertus, cet amour qui est tout, on ne l'aura jamais. »

Pendant que ces mots sévères, mais dictés par un honorable intérêt, se seraient fait entendre, la masse n'eût cessé de répéter en chœur de sa voix menteuse : « Que de bruit pour peu de chose ! Il faut que jeunesse se passe. Quand les soucis viendront, la sagesse viendra ! »

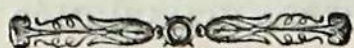
Que voulez-vous, chères enfants, voilà comme le monde croit nous devoir la vérité ! Si encore il oubliait vite, ainsi qu'il le prétend. Mais non ; il n'est pas comme Dieu, qui ne demande que le repentir sincère ; il veut les longues expiations, il en est qui durent toute la vie ; longtemps après qu'une jeune fille a chassé de son cœur le défaut qui en ternissait l'éclat, elle entendra murmurer des paroles qui la blesseront et feront courber sa blonde tête.

Mais que vous continuiez à vivre comme vous le faites, Mesdemoiselles, dans l'accomplissement régulier et paisible de tous les devoirs, quel avenir différent s'ouvrira devant vos pas ! Votre entrée dans le monde sera une fête, on célébrera votre bienvenue, on félicitera vos parents ; les vieillards vous montreront comme l'espérance de la seconde famille qui vous attend... On ne vous parlera pas de vos qualités, de votre mérite, mais vous vous sentirez honorées et comme poussées vers de riantes destinées.

Ne croyez pas qu'en vous demandant un peu d'efforts pour le bien, et une juste défiance pour les faciles approbations que le monde semble donner à votre jeunesse, je prétende vous conseiller je ne sais quelle rigidité, quelle méfiance, quelle sécheresse, que les esprits étroits décorent des noms pompeux de vertu et de sagesse. Il y a trop longtemps que nous nous connaissons, Mesdemoiselles, pour que vous doutiez que si je vous veux laborieuses, simples, dévouées, je veux aussi vous voir porter, rieuses et légères, la couronne de vos belles années. Jamais la lèvre ne s'épanouit plus vermeille que lorsque le cœur est content et l'esprit satisfait... Allez ! et vivez sans avoir jamais besoin de l'indulgence du monde ; car, je vous le répète encore, il cache une cruelle sévérité sous de menteuses paroles ; il fait payer trop cher le pardon qu'il accorde, lorsqu'il s'agit même des fautes légères de la jeunesse...

Mais me voilà comme le héros de Cervantès, je me bats contre des moulins à vent... A quoi vous peuvent servir toutes ces craintes si longuement exprimées?... Il m'est doux de penser que ces lignes vous seront inutiles!...

M^{me} DE WATTEVILLE.



HISTOIRE.



(Explication de l'énigme historique.)

Des nouvelles alarmantes ne tardèrent pas à parvenir à Richard Cœur-de-Lion, en Palestine (1192). Il apprit que Philippe de France, passant par Rome, avait prié le pape de l'exempter du serment de paix qu'il avait prêté à Richard, et que, dès son arrivée dans son château de Fontainebleau, il s'était vanté de mettre bientôt à mal les domaines du roi d'Angleterre. Malgré la distance qui le séparait alors du lieu où se trouvait Richard, le roi Philippe affectait toujours de craindre quelque trahison ou quelques embûches de sa part. Une fois, qu'il venait d'arriver au château de Pontoise pour s'y divertir, on le vit, tout à coup, prendre un air soucieux et retourner en grande hâte vers Paris. Il réunit aussitôt ses barons, et leur montra des lettres venues, à ce qu'il assurait, d'outre-mer, et dans lesquelles on l'avertissait de prendre garde à lui, parce que le roi d'Angleterre avait envoyé d'Orient des *hassassis* ou *assassins* pour le tuer.

C'était le nom, alors tout nouveau dans les langues européennes, par lequel on désignait les mahométans fanatiques de religion et de patriotisme, qui croyaient gagner le paradis en se dévouant à tuer par surprise les ennemis de leur foi. On croyait généralement qu'il existait, dans les défilés du mont Liban, une tribu entière de ces enthousiastes, soumise à un chef appelé le Vieux de la Montagne, et que les vassaux de ce personnage mystérieux, à son premier signal, couraient joyeusement à la mort. Le nom d'*haschischi*, par lequel on les désignait en langue arabe, provenait de celui d'une plante enivrante dont ils faisaient un fréquent usage pour s'exalter ou s'étourdir.

On conçoit que le nom de ces hommes qui poignardaient à l'improviste, frappaient les généraux d'armée au milieu de leurs soldats, et mouraient en riant, pourvu qu'ils n'eussent pas manqué leur coup, devait inspirer une grande terreur aux croisés et aux pèlerins de l'Occident. Ils rapportaient un souvenir si vif de l'effroi qu'ils avaient ressenti au seul mot d'*assassin*, que ce mot passa bientôt dans toutes les bouches, et que les contes d'assassinat les plus absurdes purent trouver aisément en Europe des gens disposés à y croire. Cette disposition existait, à ce qu'il

paraît en France, lorsque le roi Philippe assembla ses barons en parlement à Paris. Nul d'entre eux n'exprima de doute sur le péril du roi ; et Philippe, soit pour mieux exciter parmi ses vassaux la haine contre le roi d'Angleterre, soit pour se donner de nouvelles sûretés contre ses autres ennemis et contre ses sujets eux-mêmes, entoura sa personne de précautions extraordinaires. « Et contre la coutume de ses aïeux, disent les contemporains, il ne marcha plus qu'escorté de gens d'armes, et institua, pour plus grande sécurité, des gardes de son corps, choisis parmi les gens qui lui étaient les plus dévoués, et armés de grandes masses de fer ou de cuivre. » On dit que certaines personnes qui, usant de la familiarité accoutumée, s'approchèrent de lui par mégarde, coururent le danger de la vie. « Cette nouveauté royale étonna beaucoup de gens et leur déplut singulièrement. »

AUG. THIERRY,
de l'Institut de France.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'écrivain qui fut considéré comme le plus grand poète de son siècle, tant qu'il n'eut pas publié le poème dont la venue tenait tout le monde littéraire en suspens ?



HISTOIRE NATURELLE.



CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

L'hippopotame du Jardin des Plantes excitant en ce moment la curiosité publique presque autant que l'a fait jadis la girafe, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt quelques détails sur les habitudes de cet énorme amphibie, dans l'état de nature. On remarquera toutefois que ces détails s'appliquent plus spécialement à l'espèce qui habite les rivières de la Cafrerie.

L'hippopotame est haut de quatre à cinq pieds, long de dix à douze. Sa vitesse, à terre, égale à peu près celle d'un homme. Comme on devait s'y attendre, et quoi qu'en dise Levaillant, il va infiniment moins vite au fond de l'eau.

La femelle n'a qu'un petit à la fois, et pendant les premiers mois après sa naissance elle le porte affourché sur son cou, du moins lorsqu'elle nage ; de sorte que souvent, derrière la grosse tête d'une mère qui vient

respirer à la surface de l'eau, le chasseur voit une autre tête plus petite, qui monte et disparaît en même temps. La mère s'assure ainsi que son enfant ne restera pas trop longtemps exposé aux coups de ses ennemis.

La chair d'un vieil hippopotame, trop coriace pour être grillée, a fort bon goût lorsqu'elle est bouillie. La chair d'un jeune est analogue à celle du porc ou du veau, mais infiniment plus succulente. La graisse et le lard sont délicieux, et préférés, pour l'assaisonnement, à l'huile et au beurre le plus parfait.

L'hippopotame a cette ressemblance avec le porc, qu'on peut faire également usage de toutes ses parties. Sa peau, épaisse de deux à trois doigts, sert à faire des cannes et de solides cravaches, connues dans toute l'Afrique australe sous le nom de *chamboks*; on pourrait aussi en fabriquer de la gélatine. La chair et les parties internes offrent une nourriture saine et agréable. Les os, semblables à ceux du rhinocéros et de l'éléphant, n'ont point de canal médullaire à l'intérieur, mais ils sont entièrement spongieux et contiennent une espèce de graisse fine, moelleuse et véritablement exquise. C'est là le grand régal des chasseurs. Les canines inférieures de l'hippopotame ont une valeur commerciale assez élevée, et toutes les dents, sans exception, pourraient servir à faire du noir d'ivoire.

L'hippopotame se tient caché pendant le jour au fond des fleuves; le soir, il quitte ces humides retraites, monte sur la rive et va brouter l'herbe des pâturages, et, lorsqu'il le peut, les champs de maïs et de cannes à sucre cultivés par les Cafres; aussi, vers l'époque de la moisson, ceux-ci restent-ils sur pied toute la nuit pour défendre leurs récoltes en faisant un tapage infernal, et en transperçant de lourdes sagaies les gigantesques maraudeurs. Quelquefois les chasseurs blancs, armés de fusils, les attendent aussi sur terre; mais les heures d'un affût nocturne sont rendues insupportables par la piqure de millions de moustiques qui s'emparent de la campagne aussitôt que le soleil est descendu derrière l'horizon; et d'ailleurs la clarté incertaine de la lune suffit à peine à la justesse du tir nécessaire pour atteindre les parties vitales de l'animal. C'est donc plutôt vers le crépuscule du matin que le chasseur d'hippopotames s'embusque au bord des rivières, sur quelque point élevé. Un calme glacé règne encore sur les flots, au-dessus desquels apparaissent immobiles les grosses têtes noires des hippopotames. C'est alors que le lourd fusil s'abaisse sans bruit sur la fourche, pour envoyer, à soixante pas, la balle de plomb mélangée d'un cinquième d'étain; car une balle de plomb pur ne serait pas assez dure, et s'il y avait trop d'étain elle ne serait point assez lourde.

Au bruit de la détonation, répercutée par les échos, toutes ces têtes disparaissent; mais elles reviennent les unes après les autres, à mesure que le besoin de respirer se fait sentir, et de nouveau les balles pleuvent sur elles. L'animal blessé entre l'œil et l'oreille souffle le sang par les narines, il est obligé de venir respirer plus fréquemment; mais il le fait avec prudence et n'expose plus guère que le bout de son muffle; de sorte que l'on a bien de la peine à l'achever, s'il n'a pas été frappé à mort du premier coup.

Lorsqu'on a un canot à sa disposition on peut, au moyen de longues piques, essayer de déloger les hippopotames des fosses où ils se remettent; mais malheur à l'embarcation qu'ils atteignent dans les brusques mouvements qu'ils font pour s'échapper, ils la soulèvent et la chavirent, comme si ce n'était qu'une coquille de noix. Quelquefois ils saisissent les bordages de leurs dents et les brisent sans effort. C'est alors le tour des chasseurs de se sauver à la nage, heureux s'ils en sont quittes pour la perte de leurs fusils, et si quelque hideux crocodile, qui les a guettés sournoisement, ne les happe pas au passage. Quant à l'hippopotame, on ne s'inquiète pas de lui, car s'il fait du mal à ses persécuteurs, ce n'est jamais qu'accidentellement et non par un instinct de vengeance.

Les fosses dont je viens de parler sont creusées par les hippopotames mêmes dans les rivières dont l'eau n'est pas toujours suffisamment abondante. Elles ont généralement quinze pas de long sur sept de large, et huit ou neuf pieds de profondeur; elles peuvent servir d'asile à douze ou quinze hippopotames serrés les uns contre les autres. Quelquefois ces fosses communiquent entre elles par un fossé, et même certaines rivières ont un chemin couvert de ce genre creusé dans toute leur longueur. Cela ne suffit pas cependant pour procurer un abri constant à nos énormes amphibies, et, pendant la saison sèche, ils se rapprochent des bords de la mer, afin de trouver des eaux intarissables.

J'ai emprunté les détails qui précèdent à un naturaliste français, M. Delegorgue, dont les voyages en Cafrerie sont aussi amusants et plus exacts que ceux de Levillant. Pour sa première chasse à l'hippopotame notre compatriote s'était associé avec un Anglais; car, dans les solitudes de l'Afrique méridionale, tous les blancs oublient leurs vieilles rancunes d'Europe, et se traitent comme frères. *Old brother*, vieux frère, tel est le nom qu'ils se donnent dès la seconde rencontre. Le compagnon de M. Delegorgue était un lieutenant de l'armée britannique, plein de résolution et d'enthousiasme. Ayant loué un chariot, attelé, suivant l'usage, de huit paires

de bœufs, les deux chasseurs quittèrent Port-Natal et arrivèrent, à la tombée de la nuit, dans la vallée de l'Omguinée. Ils résolurent de camper sur une jolie presqu'île, entourée d'un lac profond, à la surface duquel se montraient une quinzaine de têtes noires, difformes, gigantesques. Egalement neufs dans ce genre de chasse, ils croyaient déjà tenir ce prodigieux gibier, dont chaque pièce pèse quatre mille livres; ils ne voulaient pas repartir sans avoir tout tué. Mais il fallait attendre l'aurore, et pendant la nuit ce furent eux qui devinrent la proie, non de ces hippopotames qui se soucient peu de chair humaine; non de crocodiles, agiles dans l'eau, poltrons sur terre; mais d'innombrables légions de moustiques, qui trouvaient le moyen de pénétrer sous leurs couvertures, de s'engager dans leur nez, dans leurs oreilles, et jusque dans leur bouche, lorsqu'ils l'ouvraient pour respirer. Durant toute la nuit ce fut un affreux supplice pour les deux Européens qui, dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis, se promenaient vainement, comme des fantômes, autour de leur inutile chariot. Cependant, au point du jour, malgré leur vexation, ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire au nez l'un de l'autre, tant leur visage boursoufflé offrait un aspect bouffon. Pendant près d'une heure ils furent obligés de baigner avec de l'eau fraîche leurs yeux gonflés et cuisants.

La chasse, ainsi retardée par les désastres de la nuit, se présentait sous un aspect défavorable, car déjà la brise du matin ridait la surface de l'eau; puis il fallait chercher un passage à travers les roseaux, se hasarder sur des herbes flottantes, y prendre une position solide, et cependant se prémunir contre la muette approche des crocodiles, ennemis couards et astucieux, qui guettent le chasseur tandis que celui-ci guette l'hippopotame.

Les deux Européens avaient déjà perdu une partie de la journée sans pouvoir approcher du lieu où se trouvaient les amphibiens qu'ils convoitaient, lorsqu'ils aperçurent, échouée sur la rive, une mauvaise caisse plate, longue de dix pieds, large de trois, qui avait probablement été construite par d'autres chasseurs d'hippopotames. Les nôtres n'hésitèrent pas à s'en emparer, en l'absence des propriétaires; ils la calfatèrent avec des herbes et du linge pris sur eux-mêmes; puis ils la mirent à flot, y prirent place et poussèrent au large. Au bout de dix minutes, ils découvrirent un énorme hippopotame, dont la tête informe se montrait de temps en temps parmi les roseaux. Ils se dirigèrent de ce côté, non toutefois sans se dire à voix basse que si l'animal se levait près de leur méchant sabot, il pourrait fort bien le faire sombrer, et qu'alors il faudrait voir qui nageait le mieux des hommes ou des crocodiles. Ce n'était pas tout : l'eau

entraîné par les coutures de l'embarcation, de sorte qu'il ne restait dehors que deux doigts à peine de bordage. Il aurait fallu la vider avec les chapeaux, mais ni le Français ni l'Anglais ne voulaient prendre l'initiative de cette mesure dont le bruit pouvait avertir l'hippopotame. Chacun d'eux aurait cru compromettre l'honneur de son pays en montrant quelque souci des alligators.

Cependant l'eau monte en bouillonnant à six mètres de distance. Une tête luisante, étonnante de forme, surgit entre les roseaux ; deux coups de feu partent à la fois, et, rapide comme la pensée, elle disparaît ; mais un instant après l'onde se soulève de nouveau plus brusquement et plus près que la première fois, un corps cendré se montre, tordu par l'agonie ; la pirogue chancelle et tournoie ; cependant une balle est encore logée dans la bête énorme qui s'enfonce entièrement, et les chasseurs, à leur tour, sont obligés de ne plus songer qu'à leur propre sûreté, car le remous les entraîne, l'eau embarque par la lisse, et sans leurs chapeaux, qui leur servent de pompe, peut-être précéderaient-ils leur victime *sur les sombres bords*. Ils atteignent pourtant le rivage ; mais le gibier qui leur a coûté tant de peines et de danger ne reparait point, et ils apprennent seulement au bout de quelques jours que des Cafres l'ont retrouvé plus bas, parmi les herbes flottantes, et qu'ils s'en sont repus, au grand détriment des vautours.

Les Cafres font aussi la chasse aux hippopotames. Quelquefois ils les attaquent corps à corps, en leur plongeant dans les entrailles de fortes sagaies : dans ces espèces de duels, ils déploient une force, un courage et un sang-froid étonnants. D'autres fois ils creusent des fosses, qu'ils recouvrent de branches d'arbres et d'herbe épaisse, puis ils construisent des espèces de couloirs en épines, de manière à diriger leur proie vers ces sauvages oubliettes. Ils emploient encore un autre moyen, qui consiste à planter dans le lit de la rivière, au pied d'un rocher d'une certaine élévation, des pieux dont la partie supérieure est aiguë. Ensuite, par une battue, ils poussent les hippopotames vers ce rocher. Arrivé là, l'amphibie effrayé n'hésite point à piquer une tête dans le fleuve, mais il tombe sur les pieux et y reste empalé.

Tels sont les engins de destruction que les blancs et les noirs emploient à l'envi contre ces quadrupèdes inoffensifs. La race en disparaîtra quelque jour de la surface de la terre, car la nature ne l'a pas pourvue de moyens de défense suffisants pour la soustraire aux attaques des hommes.

P. GROLIER.

N
E
T
N
E

MAGASIN



LITTÉRATURE ALLEMANDE.



MORT DE LA POÉSIE.

(POÉSIE.)

Après de longues souffrances, la poésie, fille du ciel, venait de mourir ; ses prêtres n'ont jamais gagné grand' chose ; c'est, sans doute, aussi de faim qu'elle est morte.

On voulut l'ensevelir magnifiquement dans un cercueil d'argent et d'or ; mais on ne put trouver ni or ni argent : tous deux avaient perdu leur éclat.

Pour oindre son noble corps, on alla chercher du vin de porte en porte ; mais hélas ! partout bouteilles et tonneaux furent trouvés vides.

On voulut ensuite faire une couronne pour la morte ; mais ce fut en vain : l'hiver régnait alentour. Après ce printemps, qui était le dernier, les fleurs ne devaient plus fleurir.

Plus d'un jeune couple s'empresse de venir contempler le convoi funèbre : ils ne sentent pas que leurs cheveux blanchissent, et pourtant, les voilà déjà transformés en vieillards.

Au moment où le cercueil descendit dans la tombe, une nuit profonde couvrit la terre. — Le soleil ne daigne plus désormais jeter un regard sur ce monde devenu désert.

Un chanteur entonne l'oraison funèbre ; sa voix résonne lugubre et creuse. — N'espérez pas plus longtemps la joie ; dites à tout bonheur adieu !

Puis on tient le repas de deuil ; les flambeaux projettent une clarté sinistre et pâle sur les convives immobiles ; ils sont assis là comme dans l'empire des morts.

Ils sont assis muets, abimés dans la douleur ; ils attendent la lumière vivifiante du jour. — Laissez-vous ensevelir, pauvres fous, car vous êtes morts !

KARL. SIMROCK.

Trad. par M. N. Martin.

DES DEMOISELLES.



MŒURS ET COUTUMES.



JOURNAL DE VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE.

(Suite.)

Pour dissiper un peu la monotonie de la longue traversée de l'*Eclair*, le capitaine faisait faire, tous les soirs, de la musique, et laissait les matelots danser cette danse grotesque, qu'ils exécutent avec une prestesse et un ensemble extraordinaires, malgré le roulis continu du vaisseau. Les nombreux émigrants s'étaient groupés suivant leur âge, leur éducation, ou le degré de sympathie plus ou moins vif que les premiers instants avaient établie entre eux; les uns lisaient, d'autres jouaient aux cartes, d'autres encore faisaient du filet. Dans les calmes plats, la pêche offrait aussi une utile distraction, et la pêche aux marsouins paraît à Ida des plus divertissantes. Quelques belles dorades, poisson rare et très-recherché, fournissaient aussi, de temps à autre, une occasion de régal et de fête à l'équipage; le requin, qui se pêche, comme la baleine, avec des harpons de fer, vint aussi donner aux voyageurs un échantillon de l'adresse des matelots. Voir le monstre battre ses flancs avec sa queue et montrer son énorme mâchoire garnie d'un double rang de dents aiguës, entendre les cris de victoire des pêcheurs, voir dépecer le requin, tout cela était autant de distractions qui faisaient diversion aux chagrins du vieillard et de sa fille. Lorsqu'on étalait sur le pont les dépouilles du requin tout ouvert, le cœur et le foie de l'animal bondissaient encore à une hauteur inconcevable!

Un jour que les passagers se tenaient tous sur le pont, le ciel s'obscurcit, un grain très-fort menaça, la mer devint grosse et se souleva en fureur; le capitaine fit rentrer les passagers dans leurs cabines. Le vaisseau, ballotté par la tempête, semblait prêt à chaque instant à disparaître sous les vagues; le vent était si violent et ses gémissements si lugubres, qu'on eût dit les hurlements d'une troupe de loups acharnés après le navire. Et la voix rauque du capitaine ajoutait quelque chose de sinistre au bruit des éléments en fureur. Tout à coup, une voile se déchira; la pauvre Ida, se serrant dans les bras de son père, recommanda son âme à Dieu et ferma les yeux; elle croyait que le tonnerre venait de tomber sur le pont. Un cri général retentit dans les cabines, tous les voyageurs se mirent à genoux... La prière amène l'espérance, et l'espérance est si douce au

cœur du malheureux ! Enfin, après plusieurs heures de transes et d'angoisses, après plusieurs avaries, la tempête se calma, les matelots entonnèrent leur plus joyeuse chanson. L'arc-en-ciel apparut radieux et fut salué par mille acclamations ; chacun, dans son cœur, remercia Dieu de l'avoir sauvé et ne se lassa pas d'admirer le ciel bleu qu'il croyait ne jamais revoir.

La santé de M. Durmont s'altérait visiblement ; Ida s'aperçut bientôt que ce long voyage était au-dessus des forces de son bon père. Une triste pensée la poursuivait sans relâche ; pensée d'autant plus pénible, d'autant plus amère, qu'elle devait la cacher soigneusement aux yeux clairvoyants du malheureux vieillard, qui ne pouvait se faire illusion à lui-même. Souvent il regardait Ida avec tendresse, puis détournait la tête avec effort, afin de lui cacher ses larmes. « Qu'ai-je fait, ô mon Dieu ! se disait-il tout bas ; j'ai entrepris ce voyage au-dessus de mes forces ! Prends pitié de cette enfant, prends pitié de moi et conserve ma vie pour elle ! »

Parmi les courts instants de gaieté qui vinrent parfois tirer la jeune fille de ses tristes pressentiments, il ne faut pas passer sous silence le *baptême du Tropique*, scène grotesque et bouffonne, mais qui prend par instants le sérieux le plus comique.

Le jour où le vaisseau touche le tropique est pour les matelots une véritable fête. Quand cette fête eut lieu sur *l'Éclair*, le temps était radieux ; les passagers furent, dès le matin, tirés de leur sommeil par une voix retentissante qui prononçait ces mots sacramentels : « Voici le bonhomme Tropique ! » C'était un matelot monté sur le mât le plus élevé du navire ; il répéta plusieurs fois la même formule, et les passagers, éveillés en sursaut et attirés sur le pont par la curiosité, furent accueillis par un nuage de farine qui, en les couvrant entièrement, ajoutait à leur air étonné quelque chose de grotesque et de comique. Au moment où tous se préparaient à se réfugier promptement dans leurs cabines, parut une troupe d'hommes habillés des plus étranges costumes ; la mascarade défila deux par deux, le bonhomme Tropique en tête, monté sur un âne, un homme en costume de capitaine, le diable tenant une fourche ; ensuite venaient, pour fermer la marche, le messenger et le décrotteur.

Toute la troupe burlesque s'avança vers le capitaine du vaisseau ; le messenger, détaché du groupe, mit un genou en terre et présenta au second du vaisseau la lettre suivante, que celui-ci lut à haute voix avec un sang-froid imperturbable :

« Au capitaine de *l'Éclair*, le très-vénérable père Tropique. Hier, au

« lever du Bourguignon, le marsouin de vigie à l'entrée de mes États a
« signalé un bateau qui s'avancait par belle mer.

« Sur cette nouvelle, j'ai braqué mes besicles et j'ai reconnu *l'Éclair*,
« dont j'aime à protéger le passage à travers mes eaux. Demain tu recevras
« à ton bord un de mes mousses qui prendra le commandement de ton na-
« vire, afin qu'il fasse bonne route et que mon baptême soit administré
« bien et dûment à tout individu domicilié à bord, et pour que tu puisses
« arriver promptement à destination et te débarrasser de ton chargement
« grouillant. Remets tes pouvoirs à mon envoyé; que tout se passe selon
« les lois de mes États, et tout ira pour le mieux!

« Le très-haut et très-puissant

« Bonhomme TROPIQUE.

« Ce 25 septembre 1848.

« Enregistré par nous, grand-chancelier et commandant de l'ordre tro-
« pical du Beau-Temps.

« BON-VENT. »

Après cette lecture, tous les matelots reçurent une ration d'eau-de-vie, et, suivant la coutume en usage depuis les plus anciens temps, on leur donna à tous liberté pleine et entière; Dieu sait avec quelle joie ils en profitèrent! Les dames de *l'Éclair*, qui avaient cru assister à une fête, s'étaient parées ce jour-là avec beaucoup de soin; on peut juger de leur désappointement en voyant leur toilette se couvrir tour à tour de charbon par le décrotteur ou de farine par le meunier, sans avoir le droit de se fâcher, et devant au contraire partager l'hilarité générale.

Puis vint enfin l'aspersion obligée; chacun passait à son tour, recevant sur la tête une plus ou moins grande quantité d'eau. Il faut le dire, à la louange des matelots de *l'Éclair*, ils avaient la galanterie de n'en verser qu'un verre aux dames; mais les hommes, sans exception, en recevaient un seau entier; quelques-uns, moins disposés à la gaieté que les autres, maugréaient sur cette coutume barbare, mais tout le monde riait de si bon cœur qu'il fallait bien se soumettre. Le capitaine, qui, dans cette journée, ne possède aucun pouvoir, avait bien soin de les prévenir d'y mettre la meilleure grâce possible, ne pouvant répondre des suites de ce jour de folie. Tout se termina par le don de quelques pièces de monnaie aux matelots, pour boire et se récréer à la santé de l'équipage. Les dames, rentrées dans leurs cabines pour mettre en ordre leur toilette, se dédommagèrent en se plaignant entre elles de la mystification d'une semblable fête.

(La suite au prochain numéro.)

EMMA HENRIOT¹.

¹ C'est par erreur qu'une autre signature a été mise au premier article.

RÉCRÉATIONS.

LE SAUVETAGE.

Deux lithographies coloriées, que l'on voit aujourd'hui à la vitre de tous les marchands de gravures, me rappellent un épisode que je vais essayer de vous raconter.

Ces deux lithographies, plus soignées que ne le sont ordinairement ces sortes de pastiches, font pendant. — Sur l'une on voit, au milieu des ondes agitées par une inondation, flotter un berceau dans lequel repose un jeune enfant tout blond, tout rose; un beau terre-neuve tire en nageant la frêle embarcation vers la terre, pendant que le chérubin qu'elle porte dort du sommeil des anges sur le gouffre qui peut l'engloutir à chaque minute; au bas, l'artiste a mis cette légende : *Le sauvera-t-il ?*

L'autre tableau nous montre le terre-neuve abordé sur la rive; l'enfant éveillé paraît plus surpris qu'effrayé de se trouver où il est; il sort à demi du berceau, un de ses pieds touche déjà la terre, il va se lever, courir sur la pelouse; tout en un mot justifie cette seconde légende : *Il est sauvé.*

Ceci dit, je continue :

En 1846, j'habitais, avec un ami, la petite ville de Châteauneuf-sur-Loire, assise sur le bord de ce fleuve, à quelques lieues au-dessus d'Orléans.

Quelques bons livres, ces vieux amis, la chasse et parfois la pêche nous aidaient à trouver le temps moins long.

Quelques excursions aux alentours nous avaient mis à même de connaître les sites, et les restes intéressants au point de vue artistique ou scientifique.

Nous avons vu Saint-Benoît et son ancienne église; Sully et son gigantesque château; Germigny et sa mosaïque.

Cette dernière beauté nous frappa surtout, mais pourtant elle n'occupait point tout entière notre esprit, le jour où nous fûmes la visiter.

Un incident, burlesque et touchant à la fois, nous en détourna, et voici comment :

Nous sortions de l'église, parlant encore des travaux de restauration que le gouvernement faisait faire à la mosaïque en question, et nous allions discourant, quand un chien, fou, éperdu, vint se jeter dans nos jambes et sembla nous demander appui contre une troupe de vauriens de six à dix

ans, qui le poursuivaient à coups de pierre. Mettre les agresseurs en fuite par un geste, rassurer le pauvre animal par une caresse, ce fut l'affaire d'un moment.

Le chien que nous venions de protéger nous suivait pas à pas, et nous allions nous trouver fort embarrassés de sa connaissance, quand une charmante petite fille de cinq à six ans vint tout pleurant le prendre parmi nous, et le couvrir de baisers.

— Mon pauvre Fidèle, pourquoi t'es tu sauvé ? lui disait-elle ; les mauvais garçons te poursuivent toujours quand tu passes dans le village ; viens vite à la maison.

Le chien paraissait comprendre l'enfant, lui léchait les mains et gambadait joyeusement autour d'elle.

Une paysanne, jeune encore, accourut alors, prit l'enfant par la main, nous salua, et nous dit doucement :

— Je vous remercie, messieurs, d'avoir éloigné ces mauvais sujets, qui jetaient des pierres à notre pauvre Fidèle ; ma fille, vous le voyez, eût été désolée qu'il lui fût arrivé malheur. Fidèle était un chien errant, perdu dans le pays par quelque marchand de bestiaux, et que, pendant deux jours, on traqua dans Germigny comme une mauvaise bête : il vint un soir, tout courant, se réfugier dans ma maison, à un quart de lieue d'ici à peu près ; un instant j'eus l'envie de le chasser, mais ma fille le prit sous sa protection, me pria, en joignant les mains, de le garder ; depuis ce jour il est à nous, et il lui arrive bien rarement de nous quitter. La leçon qu'il vient de recevoir lui profitera sans doute, et il n'abandonnera plus sa petite amie.

Nous fûmes tout heureux de voir la tournure qu'avait prise la chose ; nous embrassâmes l'enfant, fîmes une caresse au chien, et après un cordial adieu à la jeune mère, nous reprîmes le chemin de Châteauneuf.....

Un matin du mois d'octobre, le carnier au dos et le fusil sur l'épaule, nous venions de nous mettre en route pour aller guerroyer contre quelques perdreaux ; il nous fallait gagner l'autre rive, où se trouvait une assez vaste concession que nous avions louée pour y giboyer à notre aise.

En traversant le pont suspendu, notre chemin naturel, mon ami me fit remarquer la hauteur de la Loire ; elle avait crû pendant la nuit d'une façon prodigieuse.

— Vois donc, me dit-il, comme les eaux ont monté cette nuit ! l'étiage marque 6 mètres, c'est énorme.

— Bah ! c'est une crue d'automne.

N
E
T
N
E

MAGASIN

— Mais une crue comme j'en ai peu vu.

— As-tu peur que la rivière ne se sauve? lui répondis-je en riant; elle a fait comme la soupe au lait, en se permettant de gonfler cette nuit le plus qu'elle a pu; à présent elle va descendre.

Nous continuâmes notre route.

A un quart de lieue de là environ, nous trouvâmes un employé du cadastre qui revenait à la ville.

— Si vous avez compté sur la chasse aujourd'hui, messieurs, nous dit-il, décomptez; car les eaux sont dans la vallée, et à moins de vous mettre à la nage, vous ne passerez pas.

— Parlez-vous sérieusement?

— Si sérieusement, qu'il me faut perdre ma journée et rentrer à Châteauneuf.

Nous le savions incapable d'une mauvaise plaisanterie, et nous revînmes avec lui sur nos pas.

Pendant notre absence, qui n'avait pas duré plus d'un quart d'heure, l'eau était montée de plusieurs pouces.

Fort ennuyés de ce contre-temps, nous rentrâmes à la maison poser nos carnassières et nos fusils, et, comme tout le monde, nous allâmes nous poster sur la rive, pour étudier les progrès de l'inondation, qui menaçait d'être terrible, et pour nous rendre aussi utiles que nous le pourrions, ainsi que chacun doit le faire quand pareil malheur arrive.

Jusqu'à la nuit la crue des eaux fut effrayante.

Dieu vous préserve de ce fléau! il est terrible. Le feu est bien triste, bien lugubre, mais on peut le maîtriser, ou tout au moins lui faire sa part, lui donner une maison tout entière, deux maisons, s'il le faut, à dévorer, pour sauver, pendant qu'il les anéantira, le reste de la ville.

Mais l'eau! faux impassible, elle rase tout, l'épi, la fleur, l'ivraie: tout tombe, tout disparaît!

Nous nous organisâmes pour la nuit en poste de sauvetage, et, tour à tour, nous essayâmes de prendre quelques instants de repos.

Le jour parut enfin, jour terne, triste; le ciel semblait en harmonie avec la désolation qui nous entourait.

L'eau montait toujours.

Toute la partie basse de la ville avait été abandonnée; et les habitants du coteau s'étaient empressés d'ouvrir leurs maisons aux malheureux qui se trouvaient sans asile. Que de larmes, que de regrets!

Nous n'avions pourtant aucune perte à déplorer encore ; mais plus loin, au-dessus et au-dessous de nous, que se passait-il ?

Sur les dix heures du matin, notre attention fut attirée par un bruit sourd et lointain, que nous ne pûmes tout d'abord nous expliquer ; la rivière instantanément baissa de près de 50 centimètres ; nous ne savions que penser.

Un homme lancé au galop nous apparut sur la route de Saint-Benoist. Le bruit fut expliqué, les levées venaient d'être emportées, et l'eau, envahissant toute la vallée, avait, en prenant un autre cours, causé cette baisse momentanée dont nous venons de parler.

— Germigny est dans l'eau, nous dit l'émissaire, nous avons été surpris, tous les moyens de sauvetage sont perdus ; à notre secours, au nom du Ciel !

Les bateaux étaient indispensables pour une pareille tâche ; mais comment les mener ? Remonter le courant eût été plus que de la folie. Nous cherchions. Une idée divine illumina le cerveau d'Horace (c'est mon ami) :

— Chargeons des bateaux sur des charrettes et partons en poste.

On exécuta l'idée ; nous montâmes de notre côté en voiture, et la caravane en quelques instants fut rendue au lieu désigné.

Avec beaucoup de peine, mais avec cette force que Dieu nous prête à l'heure du désespoir, deux toues furent enlevées des charrettes et mises à l'eau ; mon ami prit le commandement de l'une, je montai dans l'autre, et puis adieu va ! nous partîmes à la grâce de Dieu.

Nous naviguâmes bientôt au milieu du village, recueillant autant de monde que nous le pouvions, et que nous vîmes déposer sur la rive.

Notre travail, bien que pénible, était moins dangereux que s'il eût fallu nous guider en pleine eau ; car, bien que grondeuse et pleine de soulèvements, l'eau, à cet endroit, ne se trouvait pas entraînée par le courant terrible qui s'était formé dans le lit du fleuve ; nous voguions sur une espèce, de lac agité, il est vrai, mais au moins sans ce terrible courant.

Vingt voyages, au moins, nous avaient permis d'amener la population de Germigny sur la rive ; le curé, un bon vieillard que nous visitions quelquefois, allait d'un groupe à l'autre et consolait ses paroissiens du mieux qu'il pouvait, quand poussé par une idée qui venait de lui surgir, il accourut vers nous.

— Mes enfants, nous dit-il, tout mon monde n'est pas sauvé ; là-bas, près de cette crevasse qui s'est faite à la levée, voyez-vous cette maison que le flot rase ? là encore, se trouve une de mes brebis les plus chères, une

jeune veuve, malade et alitée : sauvez-la, je vous en prie ; Dieu vous bénira et je prierai pour vous.

Nous étions haletants, nous partîmes encore.

La maison qu'il nous fallait atteindre était éloignée du village d'un kilomètre environ ; mais l'abord en était difficile, en ce que, plus près de la levée, elle se trouvait placée auprès de la crevasse, et qu'elle était entourée d'un remous qui pouvait, au moindre faux coup d'aviron, nous entraîner dans le courant ; et alors... alors nous étions perdus.

Nous naviguions rapidement, malgré notre fatigue, les yeux fixés sur le point du débarquement ; nous échangeions de rares paroles, toutes d'avertissement. Une minute il y eut entre les six hommes un silence terrible ; un faux coup d'aviron nous avait amenés à raser le remous que nous craignions... Un premier élan nous remit en bonne voie ; un second fut donné, nous abordâmes.

Pendant nos divers voyages l'eau était encore montée ; l'un de nous entra dans la maison et reparut une seconde après, emportant dans ses bras une femme évanouie ; un grand chien loup la suivait en hurlant ; arrivé à la porte il saisit les vêtements de la femme et s'y cramponna des dents, à ce point qu'il fallut le frapper pour lui faire lâcher prise.

La malade, toujours évanouie, fut couchée au fond du bateau ; nous poussâmes le chien près d'elle, il s'esquiva et rentra dans la maison ; un des nôtres voulut le rattraper, il s'enfuit plus loin.

— Allons, allons, l'eau monte, en route, s'écrièrent les autres ; six chrétiens pour un chien, ce serait trop.

Pauvre bête ! murmurai-je malgré moi. La toue démarra et se mit à glisser comme une flèche vers la rive où tout le village nous attendait anxieux.

Dès que nous fûmes partis, le chien revint au seuil, s'accroupit dessus et recommença ses hurlements. Nous avions le cœur serré.

Enfin, nous touchons la terre ; nous portons notre malade. Le vieux prêtre, père et pasteur de ce troupeau éprouvé, vient à nous les mains tremblantes ; il contemple d'un œil humide la pauvre femme que nous portons vers une grange abandonnée qui se trouvait à moitié du coteau.

— Dieu vous a vus, mes amis, nous dit-il en pleurant ; il vous a guidés pour sauver la veuve et l'orpheline.

— L'orpheline ! dis-je tout à coup. Cette femme avait-elle un enfant ?

— Oui, dit le prêtre.

— Malheur sur nous ! cria un des bateliers, elle sera perdue.

— Elle n'est donc pas avec vous ?

— Non, dit celui qui avait apporté la malade; je suis entré dans une chambre où l'on voyait à peine, j'ai aperçu cette femme à terre, je l'ai ramassée et apportée au bateau; elle était évanouie, comme elle l'est encore; j'ai cru même un moment n'emporter qu'un cadavre.

— Au bateau! criai-je de suite; embarquons! vite et au large!

L'eau montait toujours.

Nous essayâmes de partir; le dernier de nous mettait le pied dans la toue, lorsqu'une clameur immense des habitants groupés sur la berge attira notre attention, et cent mains étendues nous montrèrent qu'à la place où se trouvait la maison on n'apercevait que quelques débris qui surnageaient. Comme un navire trop fatigué, elle venait de s'engloutir.

— La volonté de Dieu soit faite, dit le saint prêtre en joignant les mains. Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, son saint nom soit béni! Pauvre mère, quel réveil sera le tien, quand tu reviendras à la vie!

Pour nous, hébétés de douleur, nous restions les yeux fixés sur l'endroit où était la maison, et, silencieux, nous nous sentions incapables de tenter de nouveau d'arracher quoi que ce fût au sinistre!

Tout à coup la foule, d'une seule voix, poussa un de ces cris qui partent du cœur vers le ciel: — O mon Dieu!

Notre âme passa dans nos yeux: voici ce que nous voyions.

Un chien nageait avec vigueur, tirant à lui un berceau et poussant de ces cris suprêmes que les pauvres bêtes trouvent aux heures du danger.

— A lui! à lui! Notre bateau partit dans sa direction; nous l'approchions d'assez près pour distinguer dans le berceau une petite fille épouvantée qui, les yeux fixes, se recoquevillait sous ses courtines, et s'abandonna à la sagacité de son conducteur!

Quand elle nous vit à son tour, elle se leva pourtant à demi, nous tendit ses deux bras, en nous criant maman! ce premier cri des enfants qui appellent un sauveur. Nous allions l'atteindre; mais alors, comme s'il eût voulu conserver seul l'honneur du sauvetage, le chien, fidèle animal, se détourna de nous et dirigea sa nage vers un autre point de la côte.

Un souvenir qui traversa mon esprit comme un éclair l'illumina soudain, je venais de reconnaître la jeune mère, l'enfant et le chien que nous avions rencontrés lors de notre excursion à Germigny; le pauvre animal errant, par un dévouement immense, rendait à ses sauveurs le bien qu'il en avait reçu.

Nous arrivâmes comme lui sur les bords, la population tout entière à genoux remerciait le Ciel, et, comme les autres, moi qui parfois faisais l'esprit fort, je sentis mes genoux ployer, mes yeux s'humecter, et de mon

cœur à mes lèvres monter une de ces prières que ma bonne mère m'avait apprises quand j'étais tout enfant.

La mère, qui venait de revenir à elle, n'apprenait qu'en la serrant dans ses bras, le danger qu'avait couru sa fille.

Tous les habitants de Germigny étaient sains et saufs ; nous repartîmes pour Châteauneuf, pas avant d'être allés prendre congé du bon curé.

— Dieu vous bénisse ! nous dit-il. Cette journée vous comptera là-haut, soyez-en sûrs.

— Je crois en Dieu, mon père, fis-je en m'inclinant.

— Allez en paix, mon cher fils, dit-il en me pressant les mains ; on pardonne beaucoup à un cœur comme le vôtre. THÉOPHILE GERSANT.



MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE II.

A BLANCHE.

Novembre 1853.

A force de t'envoyer ouvrages, patrons, modes, dessins de toute sorte, je ne sais plus, en vérité, ce qu'il me reste à t'apprendre et comment je puis te parler des toilettes de nos élégantes Parisiennes qui, d'ailleurs, grâce à l'été de la Saint-Martin, si magnifique et si pur cette année, promènent encore leurs pas rêveurs sur les feuilles jaunies que l'automne a détachées des branches. Jusqu'à cette heure, on ne saurait dire que les grands magasins aient travaillé pour Paris ; c'est à peine s'ils ont satisfait aux exigences de belles étrangères qui sont venues admirer nos nouveaux palais.

A propos de palais, on parle d'un costume de cour : si la nouvelle se confirme, nul doute que ce retour vers le passé n'exerce une influence très-vive sur les toilettes de ville.

Depuis Louis XIV jusqu'à la Révolution, l'étiquette réglait tout, et celui qui écrirait l'histoire des modes de cette longue période, ferait le livre le plus curieux et le plus propre à nous faire connaître les mœurs de nos ancêtres. Les étoffes étaient classées par saison. Pour l'hiver, les velours, les satins, les ratines et les draps. Le point d'Angleterre ne paraissait qu'après les fêtes de Longchamps. La malines régnait durant l'été. Au printemps et en automne, on prenait les draps légers, les camelots, les velours légers, les soies moins fortes que le satin. A la Toussaint, les four-

rures, et, à Pâques, l'on abandonnait les manchons. Enfin, autre usage que je mentionne sans approbation et sans blâme; lorsqu'une femme atteignait sa quarantième année, elle adoptait le costume particulier que l'on trouve si magnifique dans les portraits de Rigaud et de Largillière, costume toujours complété par la coiffe en dentelle noire... Cependant, d'après un mot très-vif qui m'a été redit à voix basse, j'ai tout lieu de penser que, si costume de cour il y a, on ne reviendra point aux modes de l'Empire, et que nous pouvons dormir sans rêver taille courte; sais-tu que c'est bien quelque chose! ma chère Blanche. A tout prendre, toi et moi, nous préférons *le corps*, tel que le portait l'élégante et spirituelle duchesse de Bourgogne, la seule femme, peut-être, qu'ait aimée la vieillesse de Louis XIV.

Dans ce moment ce qui règne toujours, ce sont les tailles longues et les basques. Les volants et les robes à disposition, les ornements en velours, les garnitures en plumes frisées. Enfin, les couleurs franches et même dures sont préférées aux nuances plus tendres. Je te signalerai cependant tout à l'heure quelques toilettes conçues dans un autre sentiment.

Comme étoffe de demi-toilette, on porte beaucoup de popelines qui, grâce à d'ingénieuses fabrications, deviennent, sous les différents noms de *popeline d'Irlande*, de *popeline royale moirée*, de *popeline anglaise*, de *popeline moirée antique*, de *popeline de Lyon*, d'un soyeux et d'une variété vraiment extraordinaires. Ces tissus conviennent, à mon avis, d'une façon particulière à une jeune personne, et ils offrent le grand et notable avantage de n'avoir pas besoin de garniture. On peut, cependant, les orner de passementeries, couleur sur couleur: au corsage et aux basques, on admet très-bien les velours.

Les autres étoffes qui ont les honneurs de la saison sont le gros de Tours, le satin Victoria (laine), les lampas, les reps frappés de velours, les damas, tous les écossais passés, présents et futurs en toute sorte de tissus.

Toutes les couturières prétendent que les robes seront presque fermées; les lingères sourient et affirment, au contraire, que les robes seront très-ouvertes. Les premières, à l'appui de leur dire, invoquent le froid et la décence; les secondes, le goût si vif des Parisiennes pour la belle lingerie, tant et de si magnifiques travaux à l'aiguille si chèrement payés, soit en travail, soit en argent, travaux dont toute femme est fière de se parer... Qui aura raison?... Personne; j'en suis sûre. Suivant le caprice, la richesse des étoffes, les robes se feront comme l'hiver passé; mais cependant je pense que les corsages pour promenades seront moins ouverts. A ce propos, et pour ne pas l'oublier, j'ai vu une jeune fille qui, dans son

élégante parure, avait trouvé le moyen de se garantir du froid et d'avoir une robe très-décolletée. Cette robe, en taffetas fort, de couleur mauve, sans volant, était très-ouverte, avec cinq petites barres de velours de même nuance; elle avait pour pièce de corsage, du cygne apprêté très-mince, dont la mode semble revenir et dont je te parlerai encore lorsque je t'entretiendrai des chapeaux.

Voici encore quelques robes qui m'ont paru charmantes :

Robe de moire antique, couleur tourterelle; corsage ouvert avec des revers qui s'arrondissent derrière le cou en velours tourterelle, rapproché par cinq barrettes avec nœuds en velours épinglé couleur tourterelle et bleu-bluet; manches duchesse, fermées en dedans, ouvertes en dehors jusqu'au coude, bordées autour de l'ouverture d'un biais de velours épinglé tourterelle. Les nœuds du corsage et les barrettes, répétés aux manches, dont le bord intérieur est, ainsi que celui du corsage, garni d'une petite ruche de satin blanc. Les manches blanches, en tulle de Bruxelles, avaient trois petits volants d'application de Bruxelles, assortie à celle qui après avoir fait le tour du col de la robe mourait sur la poitrine aux revers.

Avec la jeune femme qui portait cette riche toilette, se trouvait une jeune fille, dont la mise, d'une simplicité parfaite, était du meilleur goût.

Robe en brocatelle laine et soie, à fond de couleur jouant l'aventurine, couverte de petits carreaux formés d'un cordonnet de soie, d'une couleur plus claire que le fond, mais en harmonie de ton. Corsage à basques, avec revers en velours noir, faisant le tour du cou; les basques ouvertes et garnies avec des nœuds de velours noir; même ornement au corsage. Autour du revers du corsage courait sur le velours une petite passementerie, rappelant la couleur de la robe.

Les manches, comme les précédentes, garnies d'un biais de velours avec nœuds et passementeries semblables à celles du corsage.

Parce que ces deux robes n'ont point de volants, et qu'il a plu au bon goût de M^{lle} Fauvet de les orner ainsi, ce n'est pas une raison pour que tu croies que les volants ont disparu; ils règnent, au contraire, plus souverainement que jamais. Pour garniture de jupes (robes de grandes soirées), j'ai vu reparaitre une mode qui, il y a longtemps de cela, sous Louis XVIII, a obtenu beaucoup de succès, je veux parler de gros bouffants de mousseline ou de tulle, disposés en biais et montant presque jusqu'au genou : rien de plus délicat; rien ne donne plus de richesse et d'ampleur à la robe. De distance en distance, dans les crénelures des bouffants, on avait jeté quelques papillons de petits rubans, qui produisaient

un charmant effet. Ces bouffants ont un autre avantage que je dois te signaler : tu sais avec quelle rapidité se fane et se ternit le bas d'une jupe de soie claire dans les tourbillons d'un bal ; avec les bouffants on peut lui rendre une seconde jeunesse.

Rien de bien nouveau dans les confections. De légères modifications au talma, quelques minimes changements apportés à la pelisse... Tiens-t'en, et tu feras bien, au patron que je t'ai envoyé. Je dois cependant te signaler des peluches écossaises de toutes nuances, qui font de très-jolies et de très-chaudes doublures de manteaux. Pour ornements, on emploie toujours les larges passementeries, les velours frappés, et, sur le drap, les larges bandes de moire. Puisque je viens de prononcer le mot de drap, je ne dois point oublier que cet hiver on portera beaucoup de robes de cette belle étoffe, qui sied si bien à la fraîcheur et à l'élégance de la jeunesse. Ces robes montantes, à basques, avec manches à la mousquetaire, seront garnies d'applications en velours découpé, soit noir, soit couleur assortie.

Je ne dirai pas des chapeaux, qu'aucun changement notable n'y a été apporté, je mentirais ; de tous côtés surgissent des idées nouvelles. Comme forme, les chapeaux sont très-renversés, les passes petites et cassées aux joues ; les dessous très-garnis, les brides très-longues et très-larges. Pour sortir du genre fantaisie de cet hiver, quelques modistes tendent les étoffes sur la passe, qui est légèrement piquée, mais seulement sur les oreilles, et elles ne laissent au caprice que le fond, que l'on confectionne en dentelles, en rubans, en blondes, en velours, comme il plaît enfin à un goût délicat. Ces chapeaux sont très-légers, très-élégants et très-chauds ; car il nous importe peu, même en hiver, que le fond de nos coiffures soit plein ; grâce au Ciel, nous avons une chevelure qui nous garantit, de ce côté-là, des injures du temps. Mais j'avoue que je suis très-touchée du soin délicat que l'on daigne prendre de mes oreilles. Les taffetas épinglés et le taffetas moucheté plein auront, pour les passes de ces jolis chapeaux, les honneurs de la saison. On portera beaucoup de demi-voilettes, et autour de la passe des chapeaux pour jeunes filles, j'ai vu disposer de petites blondes en auréole, qui produisaient le meilleur effet. L'or et les clinquants vont reparaitre, cet hiver, dans les coiffures de bal ; ils passeront certainement sur nos capotes, ils s'y étaleront en feuilles brillantes, à côté de toutes les fleurs, et il n'est pas jusqu'aux marabouts et aux plus folles plumes sur lesquels on ne laisse tomber une pluie d'or.

En attendant, on voit une grande quantité de chapeaux de feutre, dont la couleur varie depuis le feutre simple jusqu'au marron un peu roux. Ces

chapeaux, à passe courte, ont des fonds arrondis et très-renversés. Ils se garnissent avec de gros nœuds de rubans, fixés à moitié sur la passe, ou avec des bandes de cette fourrure de petites plumes que l'on emploie, d'une façon si charmante, à l'ornement des robes. Un chapeau de feutre est un ami sûr et fidèle, qui sait, avec vous, affronter la pluie et le mauvais temps; je te le recommande. J'ai une petite filleule pour laquelle j'en ai fait faire un; il lui va merveilleusement; je t'en envoie le croquis; le feutre est marron tendre, et le ruban bleu vif et noir. Avec ce simple détail et mon petit dessin, tu jugeras facilement du joli effet qu'il doit produire sur la tête d'une demoiselle de trois ans.

Les chapeaux en taffetas de couleur tendre, garnis de cygne blanc, sont ravissants. Il faut être trois fois laide pour n'être pas jolie sous ce léger et fin duvet. Cependant, passé un certain âge, il me semble prudent d'éviter cette coiffure, qui sied avant tout à la jeunesse. On essaye aussi de remettre les petits bords en honneur; leur succès dépendra certainement du costume de cour. J'en dirai autant des fleurs : comment les disposera-t-on? en diadème? en touffe? sur le front ou autour des tresses? Nul ne le sait encore; seulement, ce que l'on peut prédire, c'est que les fleurs seront de couleur éclatante (il y aura exception de faveur pour les violettes); que l'or se jouera sur leurs feuillages et leurs tiges, et que l'on en portera beaucoup. Il y a quelques jours que je vis à l'Opéra une de nos élégantes qui, non contente d'orner ses cheveux de roses à mousse d'argent, avait, autour du cou, un long collier de ces mêmes roses, qui s'épanouissait sur ses épaules et retombait jusqu'à la ceinture. Plumes et fleurs se disputeront les honneurs de nous faire belles.

Parlons un peu lingerie. On fait beaucoup de manches duchesse en broderie guipure, avec entre-deux de valenciennes. Le luxe des jupons ne cesse de s'accroître; on en fait à deux et trois volants, brodés au plumetis; les plus ordinaires sont tuyautés ou ornés d'une broderie plumetis, et point de feston sur l'ourlet. Les cols à grandes dents se retirent peu à peu; ils étaient pauvres et prétentieux. Pour négligé, les cols plats à la puritaine, rattachés avec de petites chaînettes. Les manches se font de même façon. En décembre, tu en recevras le patron. Du reste, en fait de lingerie, je t'envoie de quoi occuper les doigts rosés d'une légion de fées.

Je ne te parlerai pas des petites demoiselles et de leurs augustes frères... la place me manque, et je te ménage une surprise pour le mois prochain
Adieu! Blanche... non, c'est trop triste... A toujours!...

G.



OUVRAGES DIVERS.

**Nécessaire de voyage en casimir, ou velours, brodé en soutache.**

N° 1.

Ce nécessaire se fait le plus ordinairement en casimir ou en drap ; il se brode en soutache, couleur sur couleur.

Le morceau placé sous le n° 5 est le morceau de dessus ; celui de dessous se trouve séparé du premier par la bande étroite qui forme l'anse du nécessaire, et il s'étend jusqu'au n° 1, en y comprenant le morceau qui forme couvercle et rabat sur le dessous jusqu'à la fermeture. Le n° 1, placé dans un demi-ovale, doit venir rejoindre le même demi-ovale du dessous placé sous le n° 5. C'est l'endroit où doit se fixer la serrure, comme il sera facile de s'en rendre compte au n° 4, qui représente l'ensemble du nécessaire tout monté.

Les n°s 2 et 3 sont les bandes qui se posent de chaque côté du nécessaire dans sa hauteur.

Le n° 4 représente, ainsi que nous l'avons dit, l'ensemble du nécessaire, et le 5 le figure ouvert ; on voit qu'à l'aide d'une disposition particulière on peut en faire un encrier et un petit bureau à papeterie.

Nous indiquons le casimir et la broderie en soutache couleur sur couleur comme étant ce qu'il y a de plus solide ; mais, si l'on désire offrir quelque chose de plus élégant, on le brodera en soutache de deux nuances sur velours, ou seulement or sur velours.

La dimension la plus ordinaire du nécessaire de voyage est de 27 cent. carré.

**Vide-poche brodé sur velours ou casimir.**

N° 7.

Le n° 7 est un charmant vide-poche, dont l'ensemble est figuré au n° 8. Ce joli dessin se fait sur velours ou casimir noir ; il doit être soutaché en or, petit velours bleu et perles de jais, en suivant l'indication marquée près du dessin. Les feuilles se brodent au passé ou au crochet, si on le préfère ; elles doivent être gros bleu ou vertes, suivant le goût. Ce vide-poche peut s'offrir pour étrennes.

**Calotte soutachée.**

N° 13.

Le n° 13 est un patron de pièce avec dessin de soutache pour calotte de prêtre ; cette petite pièce est la sixième partie de la calotte ; il faut laisser un peu d'étoffe pour les coutures que l'on fera plus ou moins larges, suivant la grosseur de la tête de la personne ; cette calotte doit se faire en drap mérinos ou velours et se broder noir sur noir : on sait que cette couleur est la seule que se permette un ecclésiastique.

**Bourse parachute.**

N° 33.

Tout le fond de cette charmante bourse se fait au crochet plein ; nous en donnons le dessin sur la planche de crochet coloriée, au n° 8. Nous avons figuré sur cette planche un des sept angles qui composent le fond de cette bourse, comme s'il était plié en pointe, ainsi que l'on plie les ronds de papiers qui couvrent les boîtes à bonbons.

Ce fond forme un rond parfait, quoique marquant de distance en distance une ligne régulière, qui va en s'élargissant vers le haut et forme l'angle, figuré n° 8, à la planche coloriée. Ce fond, qui forme parfaitement le parachute, doit se commencer par le milieu du rond, et en augmentant; ce sont ces augmentations qui seules forment l'angle; celles que l'on a l'habitude de faire pour les ronds se font de distance en distance et perdues, pour ainsi dire; celles-ci, au contraire, doivent être faites bien régulièrement toujours sur la même maille.

Dans le cas où l'on éprouverait quelques difficultés à former l'angle, ce que nous ne pouvons supposer, on pourrait simplement exécuter un rond au crochet plein, qui, amené ensuite sur la bourse plus étroite, ferait, à peu de chose près, le même effet.

Le haut de la bourse est un crochet clair dont on peut varier le dessin suivant son goût ou sa commodité; le haut est en cordonnet vert; le bas en or blanc, cerise et violet; les trois glands du bas sont assortis. On ne peut rien voir de plus joli et de plus gracieux que cette petite bourse.



Corbeille carrée de la boîte à boston.

N° 35.

Le n° 35 est une corbeille carrée de la boîte à boston; elle est à compartiments, en paille, et le travail en est figuré au n° 34. La paille employée est une petite paille très-légère, dite *paille d'agrément*, et qui se met sur le bord des chapeaux, en dessous, pour cacher les points de la doublure; le dessin, qui la grossit un peu, en donne néanmoins une idée parfaite; c'est une petite natte, garnie de chaque côté d'une dent ronde et très-légère, en paille-cordonnet. C'est en réunissant ces dents l'une contre l'autre que l'on obtient le travail n° 34. Ce qui paraît dans le dessin le plus fortement ombré est la laine de couleur cerise qui les lie entre chaque rang par un point lâche, et passé comme si l'on faisait un surjet; rien n'est plus joli et plus délicat que ce léger travail. Pour cette corbeille, le fond se fait *carré* et à plat; on assemble ensuite 3 rangées de paille qui suffisent pour la hauteur de l'entourage, et on attache cet entourage au fond, toujours de la même façon, en passant un point en laine entre chaque dent; on a soin de façonner ensuite les coins à la forme carrée, et on réunit son entourage, le mieux possible, dans un des angles.

La petite corbeille terminée, on en double le fond en soie couleur cerise, et on garnit les bords d'une petite ruche semblable à celle de la boîte à boston.



Corbeille ronde de la boîte à boston.

N° 36.

La corbeille ronde, du même travail que la corbeille carrée, est plus coquette encore que la première; le travail est le même: réunir par un point, passé dans chaque dent, et en laine cerise, chaque rangée de paille, là est tout l'art du travail; mais, pour la corbeille ronde, on comprend que l'on ne peut procéder de la même façon que pour la corbeille carrée. On commencera donc par le fond et par le milieu du rond, en tournant toujours comme pour faire la calotte d'un chapeau de paille, jusqu'à ce que l'on ait obtenu la grandeur que l'on désire.

Une fois la paille cousue, le haut se trouve garni d'une petite dent de paille; on plisse la ruche cerise dessous et l'on pose au fond, à plat, un petit chou de ruban frisé qui en garnit le fond.

Ces charmantes fantaisies sont le complément indispensable de la boîte à boston; un paquet de paille fantaisie qui contient 14 mètres, et qui coûte 1 fr. 50 c., suffit pour quatre corbeilles.

La paille lisse employée pour la boîte est aussi d'un prix très-modéré.



Boîte à boston.

N° 38.

Cette boîte est d'un travail facile; elle a l'avantage d'être peu coûteuse; elle se fait en paille plate et petit velours, ainsi que le dessin n° 37 peut en donner une idée précise; chaque rang de paille se trouve séparé par un étroit velours bleu, retenu entre les deux rangées par un *point de chausson* en cordonnet rouge.

On peut encore varier ce travail en alternant, entre chaque paille, une rangée de velours bleu, comme nous l'avons dit, et une rangée de *croquet* en petit velours rouge, qui rejoindra la seconde rangée de paille; à la troisième, on reviendra au velours bleu, ainsi de suite, en alternant.

Cette boîte, toute montée, est garnie d'une petite ruche en ruban cerise; elle est du plus charmant effet, accompagnée de ses corbeilles.

**Cordon de sonnette en fruits et fleurs artificiels.**

N° 40.

Ce cordon de sonnette, charmant pour salle à manger, est aussi joli que facile à faire. C'est une simple bande de canevas fin, que l'on commence par doubler en soie verte et que l'on garnit ensuite de feuilles et de fruits artificiels que l'on achète tout préparés. Ces fruits se cousent sur le canevas, toujours dans le même sens, et les feuilles sont placées, toujours en cachant les queues, avec assez de goût et d'art pour que l'on ne puisse deviner comment elles sont attachées.

A défaut de fruits, on peut utiliser, pour cette fantaisie, toutes les fleurs et les feuilles artificielles que l'on aurait en sa possession. Quelques roses ou autres fleurs, semées de distance en distance au milieu de feuillages divers, sont aussi d'un très-joli effet. Il faut avoir soin de laisser le feuillage dépasser un peu de chaque côté, et d'une manière uniforme, la bande de canevas. Le dessin, qui est parfaitement exécuté, en donnera une idée précise.

**PATRONS.****Corsage à basques sans être rapportées.**

N° 1 de la seconde planche.

Le n° 1 est la moitié du devant d'un corsage à basques. Les deux pinces ou nervures du devant y sont indiquées; elles doivent être faites avec beaucoup de précision, car de là dépend toute la grâce du corsage. Ces pinces, faites ainsi qu'elles sont marquées, forment basques par le bas, sans y rien ajouter. La gravure figure une pince en travers, qui prend sous le bras à la hauteur de la basque. Cette pince est destinée à maintenir la basque, elle se continue sur le morceau du dessous de bras n° 2; la pince est indiquée sous le dessous de bras comme sur le devant à partir des nervures. Le 3 est le milieu du dos dans sa moitié et de toute sa hauteur; le dessous de bras s'y ajoute en faisant joindre les deux lettres C et les deux lettres B; ces morceaux se trouvent placés en face l'un de l'autre et dans leur sens. Lorsqu'on aura ajouté le dessous de bras au dos, on fera joindre la lettre G marquée en bas de l'épaule du morceau de dos, avec la lettre G gravée au bas de l'épaule du devant; les deux FF se rejoindront près du cou, et il sera ainsi impossible de faire aucune méprise. Le 4 est la moitié de la manche pagode. Le patron en est excellent: nous le devons à la maison Fauvet.

**Pardessus d'enfant de 3 à 4 ans.**

N° 9.

Le n° 9 est le devant d'un petit pardessus d'enfant sur velours-casimir, ou mérinos, avec

soutache de même couleur. Le n° 9 est la moitié du devant; le n° 10 est la moitié du petit côté ou dessous de bras; il est indiqué et posé dans le sens même où il doit être ajusté au devant; le n° 11 est le dos dessiné dans son entier; le haut du dos est orné d'un dessin en soutache de même que le bas. Ce pardessus peut servir à un enfant un peu plus grand, en le taillant plus large et en ajoutant sur les devants un galon de moyenne largeur qui accompagnerait richement la broderie en soutache. Ce petit pardessus est très-riche en velours soutaché de même nuance. Le n° 10 est la manche de ce joli vêtement d'enfant; elle est également brodée sur le bas.



Capote.

N° 5.

Le n° 5 est la moitié d'un très-bon patron pour chapeau ou capote; la mode adopte, cette année, les chapeaux tendus; les taffetas veloutés s'emploient pour cela avec avantage et sont du meilleur effet.

L'étoffe doit se plier double sur la ligne de la passe qui traverse la broderie du mouchoir n° 15. Cette ligne est la moitié de la passe sur le devant. Le coin de la passe, qui descend près du menton, traverse le dessin en soutache et finit près du n° 9.

Le n° 6 est la moitié de la calotte. L'indication écrite sur le patron est placée au haut de la tête. Ce haut doit s'ajuster sur la calotte que l'on achète toute préparée chez les mercières. On commence par tailler un petit rond d'étoffe et en garnir le haut de la calotte, puis on pose l'étoffe que l'on replie par le haut, en l'ajustant sur ce rond. La passe doit être posée sur la ligne qui traverse le col en broderie de Venise et qui finit près du n° 22. Les chapeaux se doublent en pareil. Pour faire une capote avec ce patron, on laissera des plis à l'étoffe de distance en distance pour la largeur, et on laissera sur la hauteur la place des coulisses.



PLANCHE BLEUE.

EXPLICATION DE LA GRANDE PLANCHE AU FILET CARRÉ OU CROCHET.

Couvre-pieds, édredon, rideaux, devant d'autel, aube, etc.

La grande planche couleur bleue est un magnifique dessin de couvre-pieds, rideaux, édredon; il se fait au crochet carré ou, au choix, en filet reprisé. La planche représente l'encadrement du coin d'un seul côté. Cet encadrement convient parfaitement aux grands rideaux et nappes d'autel; en le supprimant, et en ne se servant que de la bordure, le dessin peut être employé pour aube, et pour une foule d'autres objets; mais il faut toujours que ces objets soient d'une dimension assez grande.

Sur le côté opposé à l'encadrement, on a gravé un second dessin de bordure qui peut servir aux mêmes usages et qui a, sur le premier, le mérite d'être moins long à exécuter; il peut aussi s'employer pour des objets plus petits.

Ce genre de couvre-pieds se pose sur un dessous de couleur; mais on ne le double pas: cela permet de le faire blanchir plus facilement, ce qui, en général, est beaucoup plus commode.



PLANCHE OR ET COULEUR.

EXPLICATION DE LA PLANCHE COLORIÉE D'OUVRAGES DIVERS.

Porte-Cigare mauresque.

N° 1.

Le n° 1 est un porte-cigare qui peut s'exécuter également au crochet plein et en point de tapisserie. Le dessin est un des plus beaux qui aient encore paru, et les nuances sont habile-

ment calculées. Le rouge indiqué sur la gravure est d'un bien plus bel effet en *cerise* qu'en ponceau ; nous avons pu en juger, par comparaison, chez M^{me} Sophie Helbronner.

Le n° 2 est le rond qui forme le fond du porte-cigare ; c'est par le milieu de ce rond que le travail doit se commencer, et l'on va toujours en augmentant et en tournant, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la proportion du porte-cigare indiquée du côté où il ne se trouve pas arrondi ; alors on n'augmente plus et l'on continue toujours en rond, absolument comme pour faire une bourse, en exécutant le dessin ; une fois monté à plat sur le carton, le porte-cigare prend la forme sous laquelle il est figuré ; le rond du bas, qui seul n'est pas garni de carton, rentre en dedans, en forme de soufflet, et le haut, qui a dû se terminer carrément, s'arrondit légèrement des deux côtés en le montant ;

Ce porte-cigare peut faire un charmant cadeau d'étrennes.



Bande pour bretelles, pour ameublement, ou pour vide-poche.

N° 3.

Le n° 3 est un joli dessin de bretelles au crochet plein ; il peut servir pour cordon de sonnette. Exécuté au point de tapisserie, il remplirait avec avantage une foule d'emplois, tels que bandes pour chaises, fauteuils, tabourets, etc.



Sac à tabac en filet reprisé.

N° 4.

Ce charmant sac à tabac se fait au filet carré reprisé. Le fond doit être de couleur pâle, pour s'harmoniser avec les couleurs du dessin. En bleu-ciel ou en blanc, il est d'un très-bel effet.

On le double en soie blanche ou bleue, suivant la couleur du dessus, et l'on ajoute en dedans une peau blanche ; on peut facilement monter soi-même ce petit sac.

La broderie en reprise se fait avec du cordonnet de soie, de même que la bourse, et en suivant toujours les couleurs indiquées sur le dessin ; on comprend que la soie donne à ces couleurs un éclat que ne saurait avoir le coloris ; ainsi les rouges sont cerise, et les lilas d'un ton plus vif. L'or en rehausse aussi beaucoup l'ensemble.



Bordure riche pour calotte grecque.

N° 5.

Cette belle bordure faite au crochet peut servir pour le tour d'une calotte grecque. Le n° 12 ou le n° 2 peuvent en faire le fond ; nous l'avons nous-même employé avec succès. En tapisserie, cette bordure est charmante pour ameublement.

N° 6.

Petite bordure grecque pour ameublement. Crochet ou tapisserie.

N° 7.

Semé, dessin gothique en tapisserie, pour chaises, prie-Dieu, tabourets, tapis, etc.



Bourse parachute.

Cette bourse se compose de 7 angles semblables à celui que nous avons fait dessiner au n° 8 ; elle se fait au crochet plein. L'ensemble se trouve sur la planche de dessins et patrons n° 33 (voir à l'explication des Ouvrages, Bourse parachute).

N° 9.

Bordure grecque. Ce genre de bordure a repris une grande faveur; ce dessin encadre parfaitement les semés ou les fonds riches, tels que les n° 10 ou 13.

N° 10.

Ce dessin peut être utilisé pour sacs de nuit ou de voyage, vide-poche, petit cabas, coffre à bois. Il est également joli au crochet plein ou en point de tapisserie.

**Châtelaine Louis XIV.**

N° 11.

Cette ravissante nouveauté se fait au crochet plein; nous avons admiré celle dont nous donnons ici le dessin chez M^{me} Sophie Helbronner. Ce genre de bourse se monte sur un fermoir doré avec chaîne, et se porte à la ceinture; cette fantaisie est très-élégante et du meilleur goût.

On peut facilement monter la châtelaine soi-même; il ne s'agit que de se procurer le fermoir; on la double en soie blanche et légère.

Ce dessin peut également se faire en tapisserie, au petit point, comme tous ceux qui se trouvent sur la planche coloriée, en exceptant le n° 4.

La largeur de l'aumônière est de 10 cent. en bas du fermoir.

**Porte-or, crochet mat.**

N° 12.

Ce délicat petit ouvrage se fait au crochet plein; il se monte ensuite sur un fermoir d'or ou d'argent. On peut se servir de ce dessin pour faire de charmantes pelotes à épingles; en gros cordonnet, ce dessin ferait, ainsi que nous l'avons dit, un fond charmant pour calotte grecque, dont la bordure n° 5 ferait le tour de tête.

**Panier.**

N° 13.

Le n° 13 est un dessus de petit panier dont on voit l'ensemble sur la planche des patrons et dessins, au n° 39: il se compose de deux grands morceaux pour le devant et le derrière, de deux étroits pour les petits côtés et d'un dessus. Ce dessin, à panneaux très-riches, peut également couvrir toute espèce de boîte, petit cabas, etc.

On ne peut monter soi-même ce panier. On y ajoute sur tous les angles une torsade en passementerie qui en fait une fantaisie charmante.

Ce dessin peut aussi se faire en tapisserie; il est du meilleur effet pour chaises, coussins, tabourets, etc. La grecque n° 9 l'encadrerait parfaitement.

**Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.**

1. Dessus de nécessaire de voyage, pouvant former encrier et papeterie.
Broderie en soutache sur casimir ou velours (*Voir aux Ouvrages*).
- 2 et 3. Bandes des petits côtés (*Voir aux Ouvrages*).
L'anse (*Voir aux Ouvrages*).
4. L'ensemble du nécessaire fermé (*Voir aux Ouvrages*).
5. Le nécessaire ouvert (*Voir aux Ouvrages*).
6. Dessin d'un riche peignoir: il se brode

tout autour au-dessus de l'ourlet; le n° 6 indique le bas de la bordure; le 7 indique le haut du devant; le n° 8, qui est la continuation du dessin réduit pour le corsage, peut s'ajouter au devant pour en augmenter la longueur, suivant la taille de la personne. Le peignoir se brode des deux côtés; la broderie est composée de plumetis mat, petits œillets avec jours indiqués par une croix; ce dessin est de la plus grande richesse, et

- en même temps très-léger. Volants riches sur mousseline.
7. Montant du dessin.
 8. Dessin du corsage et des manches.
 9. Entre-deux assorti pour manches et corsage.
 10. Col pour le même peignoir ; il se monte sans poignet. Ce joli dessin peut également servir sur mousseline.
 11. Joli entre-deux au plumetis pour camisole. Lingerie, manches bouillonnées. Les entre-deux de ce genre de manches se portent maintenant très-larges, et les manches d'une grande ampleur. Nous

en donnerons un patron tout à fait nouveau dans notre prochain numéro.

12. Beau dessin pour nappe d'autel avec le chiffre de la Vierge. Ce dessin peut se faire en reprise ou application.
13. Feston et plumetis pour garniture de bonnets de nuit, camisole, pantalon d'enfant, etc.
14. Feston et plumetis pour manche ou garniture.
15. *M. S.* Plumetis.
16. *M. J.* Plumetis riche.
17. *Juana.* Plumetis simple.



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Devant de corsage à basques sans être rapportées (*Voir aux Ouvrages*).
2. Dessous de bras (*Voir aux Ouvrages*).
3. Moitié du dos (*Voir aux Ouvrages*).
4. Moitié de la manche pagode pour le même corsage.
- 5 et 6. Patron de capote (*Voir aux Ouvrages*).
7. Patron par moitié et dessin de vide-poche (*Voir aux Ouvrages*).
8. L'ensemble du vide-poche.
9. Moitié d'un pardessus d'enfant de 3 à 4 ans, broderie en soutache (*Voir aux Ouvrages*).
10. Dessous de bras (*Voir aux Ouvrages*).
11. Dos entier (*Voir aux Ouvrages*).
12. Manche (*Voir aux Ouvrages*).
13. Pièce de calotte pour prêtre, broderie soutache (*Voir aux Ouvrages*).
14. Col guipure, feston point de Venise.
15. Grecque riche pour mouchoir, grande nouveauté, point sablé, point d'armes, point d'échelle indiqué par les petites barres, points de dentelle indiqués par les croix.
- 16, 17, 18, 19. Petits dessins plumetis pour boutonnieres de lichen ou chemises d'homme.
20. *Joséphine.* Feston, point de rose.
21. *Louise.* Plumetis riche.
22. *Félicie.* Plumetis simple.
23. *T. B.* Lettres de fantaisie.
24. *E. N.* Plumetis orné.
25. *M. S.* Plumetis riche.
26. *M. A. F.* Feston point de rose.
27. *C. N.* Plumetis.
28. *C. M.* Griffes.
29. *E. F.* Feston et plumetis petits œillets.
30. *V. P.* Plumetis et pois enlacés.
31. *C. T.* enlacées, plumetis.
32. Ensemble de l'aumônière dessinée sur la planche coloriée au n^o 11 (*Voir aux Ouvrages*).
33. Ensemble de la bourse parachute (*Voir aux Ouvrages et la planche coloriée*).
34. Travail de corbeilles en paille pour boîte à boston (*Voir aux Ouvrages*).
35. Corbeille carrée (*Voir aux Ouvrages*).
36. Corbeille ronde (*Voir aux Ouvrages*).
37. Travail d'une boîte à boston (*Voir aux Ouvrages*).
38. Ensemble de la boîte à boston.
39. Ensemble d'un petit panier (*Voir aux Ouvrages et la planche coloriée n^o 13*).
40. Cordon de sonnette en fruits ou fleurs artificiels (*Voir aux Ouvrages*).
41. Petit chapeau Marie Stuart en feutre roux, pour enfant de 3 ans.

Nous prions nos abonnées d'excuser la longueur des explications de ce mois ; mais, à la veille du jour de l'an, nous pensons leur être agréables en leur offrant toutes les nouveautés que nous avons pu nous procurer.



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE VILLE. Robe en satin écossais, corsage ouvert droit, avec cinq barrettes ornées de nœuds. Chapeau en dentelle et taffetas velouté. Manches pagodes avec ruches et nœuds. Manches blanches à la duchesse, à deux rangs.

TOILETTE DE GRAND DÎNER (demoiselle). Taffetas quadrillé. Le corsage, de même étoffe que la robe, ne monte que jusqu'à mi-poitrine : à partir de là, le corsage est terminé par du tulle à pois orné de ruches en ruban assorti à la robe. La basque et les manches se garnissent de la même manière. Le devant du corsage en étoffe est orné de petits nœuds en papillon. La coiffure, formée de nœuds en velours, fait couronne derrière la tête.

COSTUME DE JEUNE FILLE. Robe de popeline unie. Corsage plissé. Grande ceinture et nœuds sur les épaules.



MUSIQUE.

3^e Album.

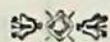
1^o Pastorales, par M. HENRI RAVINA.

2^o Polka. Mazurka, Casilda, par M. VICTOR PARIZOT.

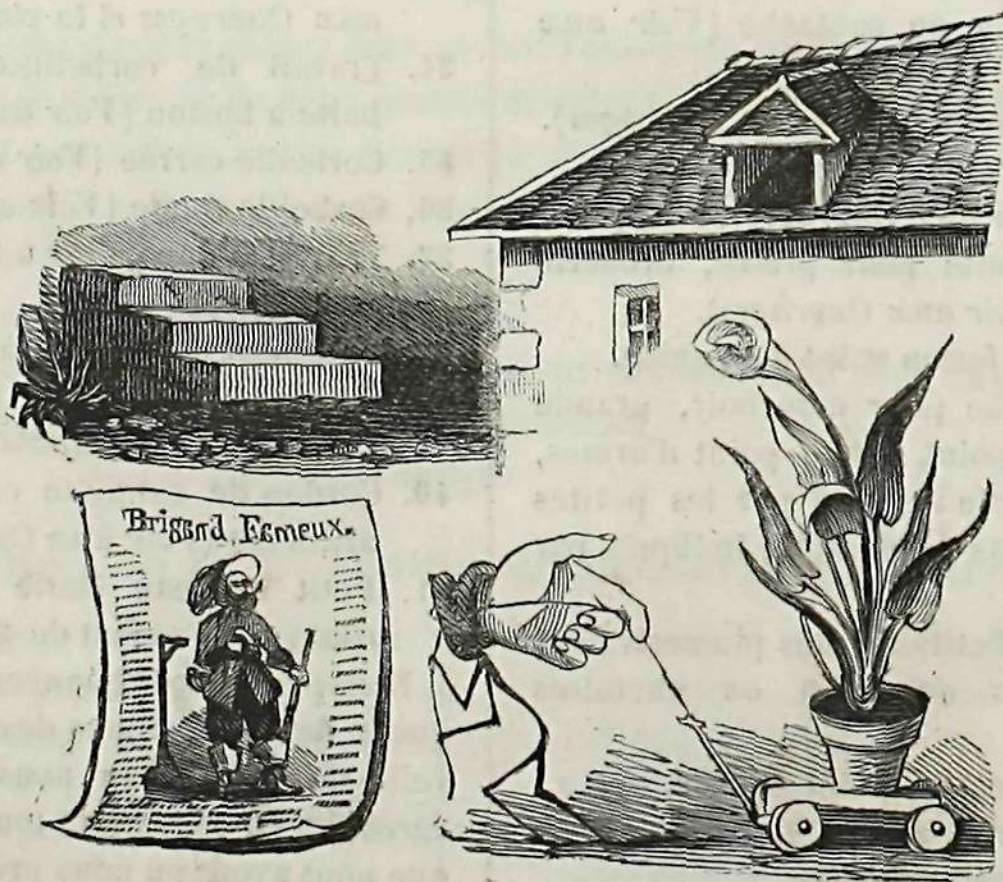


Explication du Rébus du mois d'Octobre.

La géographie est la description de la terre.



RÉBUS.



Joséphine DESRUZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.



MAGASIN DES DEMOISELLES

12 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 6 gravures de modes, 6 planches de tapisseries coloriées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, filet, tricot, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie or ou argent.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte

Ayuntamiento de Madrid